

requis par les saints Canons; rien donc ne s'opposait à son admission à la prêtrise. Néanmoins la proposition qu'on lui en fit l'accabla, et il fallut un commandement exprès de son directeur pour triompher de ses craintes et des répugnances de son humilité.

Montfort fut ordonné prêtre le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, le 5 juin 1700, par M^{re} de Flamanville, évêque de Perpignan, délégué du cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

« Le lieu qu'il choisit pour célébrer sa première messe, dit M. Blain, fut celui dont il avait eu tant de soin, depuis son entrée dans le séminaire, la chapelle de la sainte Vierge, située derrière le chœur, au fond de l'église Saint-Sulpice. J'y assistai : j'y vis un homme comme un ange à l'autel... »

Ce fut aussi le sentiment de tous ceux qui le virent s'acquitter pour la première fois de cette auguste fonction.

CHAPITRE IV

Les cantiques du Bienheureux; sujets; facilité et genre de sa poésie; citations.

C'est pendant son séjour à Saint-Sulpice que Montfort commença à composer des *cantiques*. Il continua toute sa vie. Un an avant sa mort, la mission de Saint-Pompain lui fournissait encore l'occasion de faire une composition de ce genre qui nous a été conservée.

Les cantiques ont tenu une place si importante dans l'œuvre des missions où nous allons le suivre bientôt, qu'il nous a paru bon d'en dire, dès maintenant, quelques mots ici, pour n'avoir pas ensuite à interrompre notre récit par cette digression nécessaire¹.

A un ami qui lui demandait un jour son avis sur les règles de la composition liturgique saint Bernard répondit en ces termes : « Que les pensées resplendissent

¹ Pour la composition de ce chapitre, nous avons utilisé deux études approfondies du sujet publiées, l'une dans la *Semaine catholique de Luçon* (nos 11, 12 et 13, année 1884), par le R. P. Fonteneau, de la compagnie de Marie; l'autre dans les *Études religieuses* (n° d'avril 1888), par le R. P. Bur-nichon de la Compagnie de Jésus.

de vérité, ne résonnent que la vertu, persuadent l'humilité, enseignent toute justice; qu'elles enfantent la lumière de vérité dans les cœurs, qu'elles réforment les mœurs, crucifient les vices, enflamment l'amour, règlent les sens... Si la composition doit être chantée, que le chant soit plein de gravité, agréable sans être léger, flatte l'oreille uniquement en vue d'émouvoir le cœur;... qu'il ne fasse pas oublier le sens des paroles, mais serve à les rendre plus compréhensibles en leur donnant plus de vie et d'animation¹. »

Telle doit être aussi, ce semble, la règle à suivre pour la composition du cantique religieux en langue vulgaire.

Le cantique doit être avant tout *doctrinal*; ce n'est pas assez, il faut de plus qu'il soit *affectif*, c'est-à-dire que, outre la lumière de vérité pour l'esprit, il doit porter au cœur la chaleur de la piété et de la dévotion.

Évidemment Montfort avait fait siens les principes énoncés par le saint abbé de Clairvaux : nous en trouvons la preuve dans la leçon sévère qu'il fait aux poètes de son temps, où il dit en terminant :

Voici mes vers et mes chansons;
S'ils ne sont pas beaux, ils sont bons;
S'ils ne flattent pas les oreilles,
Ils riment de grandes merveilles.

S'ils ne sont que pour les petits,
Ils n'en sont pas d'un moindre prix;
Si ce sont des vers ordinaires,
Ils n'en sont pas moins salutaires.

Lisez-les donc et les chantez,
Pesez-les et les méditez.

¹ S. Bernard. *Epist.* 398.



Le bienheureux Montfort.

(D'après une statue.)

N'y cherchez point l'esprit sublime,
Mais la vérité que j'exprime.

Chantons donc tous, et comme il faut,
Chantons les grandeurs du Très-Haut;
En chantant, détruisons le vice
Et faisons aimer la justice.

Comme chants religieux et populaires, les cantiques du Bienheureux n'ont peut-être pas encore été surpassés. On a beau chercher, on trouve difficilement ailleurs autant de doctrine, autant de clarté, de force, d'onction, de piété. C'est une poésie toute chrétienne qui n'a rien d'énervé ni de sensuel, comme la plupart des chants nouveaux qui profanent souvent les échos de nos églises.

S'adressant au peuple des campagnes, et voulant en être compris, Montfort a tenu à être simple dans sa poésie; mais il n'est jamais descendu jusqu'à la trivialité. Qu'on n'aille donc pas appliquer à ses vers, qui vont bonnement leur chemin, à la villageoise, les lois du Parnasse contemporain. Assurément le saint missionnaire n'a jamais su ce que c'est que des *vers ciselés*, et, quand il l'aurait su, il n'aurait pas cherché à en faire.

Le peuple des villes ne goûte plus guère aujourd'hui sa belle simplicité; ce peuple-là est trop frotté de littérature et lit trop de romans; mais ses cantiques sont parfaits pour deux catégories de personnes qui ont plus de points de contact qu'on ne le pense : les humbles qui n'ont pas assez de culture pour aimer ce qui est faux, et les fins lettrés qui en ont assez pour aimer ce qui est simple.

Le plus ancien biographe de Montfort, se croyant obligé d'excuser la simplicité des vers, dit qu'il *s'étudiait moins à les faire beaux et polis qu'à les rendre dévots*. Sans doute, pour les rendre *dévots*, il fallait précisément éviter de les faire trop *beaux et polis*. C'est un fait de l'ordre psychologique ou de l'ordre de la grâce, il n'importe, mais c'est un fait que la piété, la dévotion, ce je ne sais quoi d'affectueux que l'âme chrétienne met dans son culte, s'accommode bien d'un langage simple, naïf, voire un peu rudimentaire. Le cœur a sa littérature, qui n'est pas celle de l'esprit. L'ingéniosité dans la pensée, la beauté du tour ou de l'expression, en distrayant l'esprit, nuit au sentiment. Est-ce à dire qu'il y a antipathie entre la dévotion et les belles-lettres? Non; pas précisément. Mais peut-être bien cela signifie qu'il ne faut pas trop faire la toilette au langage de la dévotion. Comme il n'y a pas de dévotion sans humilité, une certaine humilité de pensée et d'expression sied bien à des chants qui veulent être *dévots* et ont pour but d'inspirer la dévotion.

C'est ce qu'avait parfaitement compris Montfort; c'est ce qui a fait la fortune de ses cantiques, qui resteront comme des types et des modèles du genre.

Il n'avait, du reste, pas plus le loisir que la volonté de polir ses vers.

On ne s'explique pas, en effet, comment, en si peu d'années et au milieu des travaux absorbants de son ministère apostolique, le saint missionnaire a pu trouver assez de temps pour composer un si grand nombre de cantiques, qui ne renferment pas moins de *vingt mille vers*!

Il est vrai qu'il les composait sans effort et comme

en se jouant, cherchant avant tout à graver dans la mémoire des peuples les grandes et salutaires vérités qui faisaient l'objet de ses instructions.

Dans ce but, il aborde, dans ses cantiques, tous les sujets religieux que l'on a coutume de traiter dans la chaire, pendant les missions et les retraites : Dieu, sa providence, les mystères de la vie de Notre-Seigneur, la dévotion à son Cœur sacré, l'auguste Vierge Marie, les anges, les saints, l'Eglise, le chrétien, la grâce, les sacrements, les vertus, la croix, la prière, le péché, le monde, le démon, les pièges tendus à l'innocence, les fins dernières, le salut, la mort, le jugement, le purgatoire, l'enfer, le ciel.

Peut-être pensait-il à ses religieuses quand il chantait la divine Sagesse, la pauvreté, la pureté, la virginité, la sainte obéissance, l'oraison, le silence?...

Ami de la nature, lorsqu'il en admire les tableaux grandioses et ravissants, il ne peut s'empêcher d'en bénir l'auteur.

Il est souvent sur les chemins, il chante l'amour de Dieu dont le feu le dévore :

Les petits oiseaux le chantaient
Et les ruisseaux le murmuraient;
La pluie et les vents qui soufflaient
En augmentaient la flamme;
La terre et les cieux embrasaient
Et mon corps et mon âme!

Il s'est retiré dans une grotte, à Mervent, près de Fontenay-le-Comte; il chante son ermitage, où tout lui parle de Dieu. C'est le cantique de la solitude.

Où trouver des élévations plus touchantes et plus poétiques à la fois que dans ces strophes que nous cueillons au hasard :

On n'entend dans ces lieux champêtres
Aucuns discours mensongers;
Les bois et les rochers
Y sont de saints et savants maitres.

Les rochers prêchent la constance,
Les bois la fécondité,
Les eaux la pureté,
Et les oiseaux la diligence.

Quand j'y vois verdier le bocage,
Ma ferveur reprend essor;
Je médite la mort,
Quand je vois tomber le feuillage.

Si je vois la plus grosse plante
Se rompre au souffle des vents,
Je dis : Veillons, mes sens,
Un plus fort ennemi nous tente !

Qu'une chute est facile à faire,
Je l'éprouve en descendant;
Je pense, en remontant,
Qu'avec peine on monte au calvaire.

Que me dit le poisson qui nage
Dans l'eau, son seul élément ?
Que Dieu pareillement
Est mon centre et mon héritage !

Mais la passion de convertir les âmes l'arrache à son repos et à son ermitage; il reprend son bâton en chantant :

C'en est fait, je cours par le monde;
J'ai pris une humeur vagabonde
Pour aller sauver mon prochain...



Le Bienheureux voyageur.

(D'après une statuette éditée par L.-J. Biton.)

C'en est fait, je cours par le monde;
J'ai pris une humeur vagabonde
Pour aller sauver mon prochain.

(MONTFORT.)

Il chante dans ses joies, dans ses peines, dans ses humiliations; il a un refrain à tout usage :

Voici mon mot ordinaire,
Dieu soit béni !
Quoi qu'il m'arrive sur terre,
Dieu soit béni !
J'ai perdu toute ressource;
Dieu soit béni !
On m'arrête dans ma course;
Dieu soit béni !
On me blâme ou l'on m'accuse
Dieu soit béni !
On me donne, on me refuse;
Dieu soit béni !

C'est au chant de ses beaux cantiques en l'honneur de la croix qu'il menait son armée de travailleurs, quand il construisait ses calvaires ou procédait à leur bénédiction solennelle, à la fin de ses missions.

Hélas ! le Turc retient le saint Calvaire
Où Jésus-Christ est mort :
Il faut, chrétiens, chez nous le faire;
Faisons un calvaire ici,
Faisons un calvaire !

Qui ne connaît les deux admirables cantiques qui commencent par ces mots :

Vive Jésus, vive sa croix !
Chers amis, tressaillons d'allégresse !

Ses chants sont presque aussi variés que les circonstances où il se trouve.

A Poitiers, lorsqu'il remplissait les fonctions d'aumônier de l'hôpital, M^{lle} Brunet, devenue plus tard

filles de la Sagesse sous le nom de sœur de la Conception, se plaisait à le taquiner en chantant devant lui des romances légères. Comme il l'en reprenait, elle ne faisait qu'en rire et lui disait, en forme d'excuse, que l'air seul lui plaisait, et qu'elle le chanterait aussi volontiers en cantique, s'il voulait lui en composer un qui s'y adaptât. Le Serviteur de Dieu acceptait le défi, et, après quelques instants de réflexion, il lui dictait un cantique pour remplacer la chanson profane, et en profitait pour donner à la jeune fille de salutaires enseignements.

A Luçon, l'humble bure des Enfants de Saint-François et leurs pauvres sandales lui inspirent un cantique sur le mépris du monde et le respect humain, dont voici la première et la dernière strophe :

Seigneur, depuis que je vous sers,
Et que je le fais avec zèle,
L'homme et presque tout l'univers
Me font une guerre cruelle;
Hâtez-vous, tendez-moi la main,
Pour vaincre le respect humain !

Amis du grand Dieu que je sers,
Pratiquons tous, tête levée,
Malgré le monde et les enfers,
La vertu la plus relevée,
Sans honte et sans crainte de rien,
Comme doit faire un vrai chrétien !

Mais c'est surtout dans les missions que le cantique joue un rôle important. Montfort chante encore plus qu'il ne prêche; il serait plus exact de dire qu'il prêche en chantant. Le cantique est l'outil de ce prodigieux ouvrier apostolique.

A la mission de Saint-Pompain, il faisait froid; la glace et la neige couvraient la terre, et les habitants ne quittaient pas aisément leurs demeures, dès le matin, pour se rendre à l'église. Que fait le zélé missionnaire? Il réchauffe leur cœur et ranime leur courage par un cantique d'au moins *seize couplets*, qu'il intitule le *Réveil-matin de la Mission*.

Comment résister à des appels comme celui-ci?

Chers habitants de Saint-Pompain,
Levons-nous tous de grand matin;
Dieu nous appelle à son festin;
Cherchons la grâce !
Et, qu'il neige et qu'il glace,
Cherchons la grâce
Et l'amour divin !

Il y aurait beaucoup à dire sur ses cantiques au sacré Cœur et à l'Eucharistie, notamment sur celui qui commence par ces mots :

Oh ! l'auguste sacrement
Où Dieu nous sert d'aliment...

Nous parlions, en commençant ce chapitre, du cantique doctrinal; le voilà bien dans toute sa beauté, dans toute sa simplicité. La doctrine catholique sur le sacrement de l'Eucharistie s'y trouve, en effet, exposée avec une clarté et une netteté d'expression qui rappellent invinciblement la magnifique séquence de saint Thomas d'Aquin, *Lauda, Sion, Salvatorem*, avec laquelle le cantique a plus d'un trait de ressemblance et peut être comparé sans trop de désavantage.

Mais pourquoi, dans les nouvelles éditions de ce cantique, a-t-on supprimé cette belle strophe qu'on trouvait

dans les anciennes, et qui porte si manifestement le cachet de l'auteur ?

Nous n'avons point de retour
Qui réponde à notre amour ;
Lui-même en ce sacrement
Est tout notre supplément ¹.

Où sa verve est intarissable, c'est quand il chante Marie, *sa bonne Mère*. Sa poésie prend alors un accent qui ressemble à un pieux délire d'amour. Il ne se contient plus et voudrait emprunter *la voix du tonnerre* pour chanter ses bienfaits, et la faire aimer et servir en tous lieux, comme dans le cantique si connu et si beau :

Que mon âme chante et publie,
A la gloire de mon Sauveur,
Les grandes bontés de Marie
Envers son pauvre serviteur !

Ou dans cet autre, dont l'air simple et naïf fait rêver du moyen âge et des vieux ménestrels :

Chrétiens, voulez-vous être heureux ?
Servez fidèlement Marie ;
Car elle est la porte des cieux
Et le chemin de la patrie.

On nous pardonnera de nous être étendu plus que de raison peut-être sur les cantiques du B. Montfort. C'est que *ses chansons*, comme il les appelle, ont été pour beaucoup dans les succès merveilleux de son apostolat. Bien plus, elles l'ont, pour ainsi dire, prolongé jusqu'à nos jours.

¹ On la trouve, notamment, dans le recueil publié par le P. Vatel, en 1735.

« Les populations de l'ouest, dit le P. Burnichon, ne les ont point désapprises. Quand ils guerroyaient pour la religion et pour le roi, les paysans bretons et vendéens les chantaient par manière de réplique à la *Car-magnole* et au *Ça ira* ! hurlé dans le camp des *Bleus*.

« Mieux encore. Au cours de cette atroce guerre de la Vendée, l'armée de la Convention, s'étant emparée de Saint-Laurent-sur-Sèvre, mit à sac la maison des Filles de la Sagesse, société fondée par notre Bienheureux. Deux jeunes sœurs, emmenées prisonnières à Nantes, furent condamnées à mort comme *brigandes*. Quand il fallut marcher à la guillotine, elles entonnèrent :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.
Et, quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

« On fit silence pour les écouter, et l'on entendait du milieu de la foule des voix qui criaient : *Épargnez donc ces belles petites sœurs qui chantent si bien*.

« Ces *belles petites sœurs* chantant un cantique au pied de l'échafaud, n'était-ce pas la réalisation complète et sublime de l'idéal de Montfort : faire un peuple de chrétiens à l'âme simple et vaillante, héroïque et joyeuse, qui chante et bénit Dieu dans le travail, dans la souffrance, toujours, et qui trouve encore un pieux refrain pour saluer la mort ? »